



HAL
open science

**Stéphanie Hontang, Dossier pédagogique Festival cinéma
FIPADOC Biarritz 2019 THE DIZZY BRAINS : MADAGASCAR
PAYS PUNK de Stéphanie Joannès.**

Stéphanie Hontang

► **To cite this version:**

Stéphanie Hontang. Stéphanie Hontang, Dossier pédagogique Festival cinéma FIPADOC Biarritz 2019 THE DIZZY BRAINS : MADAGASCAR PAYS PUNK de Stéphanie Joannès.. 2019. <hal-04825160>

HAL Id: hal-04825160

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04825160v1>

Submitted on 7 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

FICHE
PÉDAGOGIQUE
THE DIZZY BRAINS :
MADAGASCAR PAYS
PUNK

FIPA
DOC
CAMPUS

PRÉSENTATION



THE DIZZY BRAINS : MADAGASCAR PAYS PUNK

2018
FRANCE
52 MIN

Le 4 décembre 2015, le public des Trans Musicales de Rennes se prend en pleine face le souffle rock d'un groupe venu de Madagascar, un des pays les plus pauvres de la planète.

Alors que le rock a perdu un peu de son âme dans un Occident qui ronronne « assis le cul dans le beurre », comme dirait Arno, les Dizzy Brains (« les cerveaux étourdis ») viennent ré-enchanter la vieille Europe avec une rage venue des rues d'Antananarivo, la capitale malgache, 40 ans après les débuts du punk dans l'Angleterre thachérienne.

D'Antsirabe à Rennes, des quartiers chauds de Tananarive à Solidays, le documentaire *The Dizzy Brains, Madagascar pays punk* a été tourné entre février et septembre 2017 pendant la phase de préparation de leur second album très attendu après *Out of the cage*.

DOCUMENTAIRE MUSICAL

RÉALISATION

STÉPHANIE
JOANNÈS

CO-AUTEUR

VINCENT PION

PRODUCTION

STÉPHANIE
JOANNÈS

Austral Films Factory
+33 692 696 674
australfilmsfactory@gmail.com

IMAGE

STÉPHANIE
JOANNÈS
JEAN-PHILIPPE ELME

MONTAGE

STÉPHANIE
JOANNÈS

SON

CHARLY HELLMANN

COMPOSITEUR

EDDY
ANDRIANARISOA

MUSIQUE

CONCERT

JEUNESSE

MADAGASCAR

NÉOCOLONIALSME

INDUSTRIE MUSICALE

PUNK ROCK

RÉALISATRICE



STÉPHANIE JOANNÈS

RÉALISATRICE

BIOGRAPHIE

Stéphanie Joannès est réalisatrice de magazines TV, reportages, documentaires et de films d'entreprise.

Entre 1998 et 2001, elle a travaillé comme réalisatrice pour la Chaîne Voyage. Puis, en 2011, elle réalise *Sensation Sports*, une série magazine de reportages sur les sports extrêmes et de pleine nature sur l'île de la Réunion.

Actuellement, elle réalise *Les Nouveaux Défis*, diffusé sur Antenne Réunion et est productrice chez Austral Films Factory.

Stéphanie Joannès est par ailleurs formatrice en écriture audiovisuelle et journalisme à l'Institut Supérieur des Média (Paris) ainsi qu'au Studec OI (Saint-Denis).

Elle intervient également au sein des filières « options cinéma audiovisuel » du baccalauréat.

FILMOGRAPHIE

2018

THE DIZZY BRAINS,
MADAGASCAR PAYS
PUNK

2004

REQUIEM POUR
L'INDUSTRIE DU
DISQUE

2001

APPEL D'AIR EN
ISRAËL

REPÈRES

FILMER L'ARTISTE À L'ŒUVRE

Le motif de la création est présent à l'image dès les débuts du cinéma. Si dans un premier temps il s'agit de subvertir un art vu comme simple instrument de la reproductivité de l'image, comme le fait *The Enchanted Drawing* (1900) d'Edison, le motif évolue au gré des genres et des intentions des réalisateurs : des autoportraits de Jean-Luc Godard, Agnès Varda ou Alain Cavalier, au projet de donner à voir la genèse d'une œuvre picturale (*La Belle Noiseuse* de Jacques Rivette) ou théâtrale (*Elvire Jouvett 40* de Brigitte Jacques et Benoît Jacquot), en passant par la figure de l'écrivain confronté à un vide créatif dans les films de Wim Wenders.

Nombre de ces films de fiction ou documentaires considèrent en général l'œuvre non comme une réalité achevée, mais comme un processus. Au-delà de la dimension métacinématographique, filmer une œuvre en devenir ou plutôt l'artiste à

l'œuvre, c'est aussi présenter le sens que prend la création dans la vie de ce dernier.

Benda Bilili (2010) de Florent de La Tullaye et Renaud Barret, un documentaire sur l'ascension d'un groupe de musique congolais composé principalement de personnes handicapées.

Benda bilili signifie « regarde au-delà des apparences », littéralement « mets en valeur ce qui est dans l'ombre ». Ricky souhaite faire du Staff Benda Bilili l'un des meilleurs orchestres du Congo. Chanter et danser sont aussi un moyen pour les membres du groupe de s'évader et d'oublier pour un temps la misère des rues de Kinshasa et le handicap.



ENTRETIEN AVEC STÉPHANIE JOANNÈS

Comment est né ce projet documentaire ?

C'est après avoir vu pour la 1^e fois The Dizzy Brains sur scène, à la Réunion, en 2016 que l'idée de ce documentaire est née. La rage scénique des 4 musiciens malgaches et les poses à la Mick Jagger du chanteur leader Eddy nous ont littéralement séduits en tant qu'amateurs de la scène rock indépendante.

Le fait que ce groupe rock venait de Madagascar, ce pays parmi les plus pauvres du monde, et dont les artistes nous avaient plus habitués jusqu'ici aux musiques tropicales était une surprise de taille, d'autant qu'ils chantaient certains morceaux en langue malgache, une première historique sur la scène rock. Leur histoire nous est apparue d'emblée comme un conte de fées post-punk : les 2 frères leaders du groupe sont issus d'un quartier chaud de la capitale, et pour la première fois, grâce à leur musique revendicatrice voire dissidente, ils avaient l'occasion de quitter leur pays et d'alerter le monde entier sur la famine et la corruption qui règne sur leur île.

Nous y avons vu un renouveau intéressant d'une scène rock internationale moribonde, bien assise dans le confort de notre société de consommation. Eux ont une rage légitime nourrie par la misère dans leur pays. Ce sont LES vrais rockers d'aujourd'hui comme ont pu l'être les Clash ou les Sex Pistols 40 ans plus tôt, nourris par les injustices sociales et la politique drastique des années Thatcher.

L'idée de faire un focus sur la situation difficile à Madagascar à travers leur histoire nous est donc apparue comme une évidence : nous ferons un documentaire à la fois social et musical sur Madagascar, loin des clichés habituellement véhiculés sur cette île. Madagascar est un pays que nous affectionnons beaucoup pour y avoir souvent voyagé et pour ma part, pour y avoir réalisé de nombreux reportages pour la chaîne Voyage à la fin des années 90.

Vous avez abordé dans un précédent documentaire l'industrie du disque. Ces deux projets entretiennent-ils des liens, outre celui avec la musique ?

La musique est selon moi un vecteur majeur et universel pour aborder des sujets de société : c'est à la fois du plaisir, de l'émotion, de la création, mais c'est aussi un témoignage sur une époque et un langage social. La musique révèle des logiques sociales : à ses origines elle a une dimension sacrée (musique religieuse puis plus tard patriotique), elle est utilisée de manière rituelle (mariages, funérailles). Elle invite aussi parfois à la

révolte sociale ou au combat guerrier. C'est cet aspect qui m'intéresse le plus.

Dans *Requiem pour l'industrie du disque* j'abordais le thème de la révolution numérique naissante autour de l'apparition de la dématérialisation avec le MP3 et les nouveaux modes de consommation avec le P2P. Musiciens et amateurs de musiques s'emparaient d'une nouvelle technologie que l'industrie musicale avait snobé, trop confortablement assise sur les marges exorbitantes qu'elle pouvait tirer sans effort et au détriment des artistes grâce à une première révolution technologique apparue dans les années 80 : le CD.

En 2004, nous étions aux balbutiements de l'échange de fichiers dématérialisés et l'industrie musicale, prise de cours, n'avait alors d'autre réponse que de criminaliser les internautes qu'elle considérait comme des pirates. On voit aujourd'hui à quel point cette nouvelle technologie (la dématérialisation) est devenue un phénomène majeur dans nos vies. Et ce sont les musiciens et les internautes qui s'en sont emparés en premier.

Dans *The Dizzy Brains : Madagascar pays punk*, il s'agit d'une histoire plus intime et personnelle : celle de ces jeunes musiciens malgaches qui deviennent les porte-voix d'un peuple opprimé, comme a pu l'être le blues dans les champs de coton. Cette histoire permet d'aborder les relations nord-sud : alors que l'économie de la scène musicale est concentrée dans les pays de l'hémisphère nord, pour la première fois, des musiciens venus de l'hémisphère sud "parlent" aux dominants. Cette inversion des pôles est elle aussi une histoire sociale naissante selon nous.

Le film a été tourné entre février et septembre 2017 pendant la phase de préparation du second album du groupe. Quels ont été vos choix pour capturer un groupe en mouvement et des musiques en devenir ?

Sans hésitation, le choix de l'urgence. Nous voulions capturer le début de cette histoire (comme dans *Requiem*), avant que la vision sociale du groupe ne soit modifiée par les nombreux voyages que leur promettait leur 1^e grande tournée internationale. Avant qu'ils ne risquent d'être formatés, dans leurs discours et leur approche artistique, par l'industrie musicale.

Nous voulions capturer leur fraîcheur, leur innocence et leur rage juvénile. Nous devions aussi les filmer à Madagascar avant qu'ils ne repartent en tournée car ils sont aujourd'hui très

souvent à l'extérieur de leur île. L'idée du documentaire est née en décembre 2016. Ils étaient en création à Antsirabé jusqu'en février 2017. Nous avons donc décidé de partir à Madagascar tout de suite.

J'ai donc fait le choix de produire et réaliser ce documentaire sans passer par les circuits de financement habituels et sans diffuseur, sur trésorerie propre. Ce choix correspondait également tout à fait dans la forme à la démarche du groupe. Nous sommes partis à la punk, sans autorisation de tournage à Mada, autorisation que nous n'aurions jamais obtenue des pouvoirs malgaches vu le thème de notre film. La liberté d'expression n'existe pas là-bas, elle est même réprimandée voire condamnée. Les Dizzy Brains eux même, tout petit groupe de punk rock soient-ils, ont subi chez eux des pressions et menaces de la part des pouvoirs publics.

Cela a donc influencé les choix techniques : je me suis fait prêter, et c'est un comble pour une productrice, une petite caméra amateur pour les séquences à Mada. Nous devions être discrets pour ne pas avoir de problèmes avec le gouvernement sur place, mais aussi pour des raisons de sécurité : je devais faire mes prises de vues dans l'urgence dans les rues à cause de l'insécurité générale dans ce pays qui crève de faim.

Les Dizzy Brains assuraient eux-même discrètement notre sécurité quand nous filmions dans les rues et j'ai aussi fait appel à un de mes meilleurs amis malgaches, Tiana, qui habite un quartier défavorisé de la capitale, et qui assurait une surveillance rapprochée pendant que je filmais. C'était intense, fébrile, un peu comme la musique des Dizzy Brains, en tous cas, tout à fait dans l'esprit de l'histoire que nous avons choisie de raconter. Pour la partie de création en résidence à Antsirabé, le tournage a pu être plus serein et les lumières naturelles m'ont aidée malgré les limites de ma caméra. Pour référence, j'avais à l'esprit ce film mythique de Godard, *One + One*, qui alterne les scènes de création en studio du morceau "Sympathy for the devil" et des scènes qui apparemment n'ont rien à voir, pour parler de la naissance des Blacks Panthers.

Je ne prétends pas avoir un tel talent bien sûr, et notre documentaire est loin d'être aussi expérimental, mais je crois pouvoir dire que ce film a influencé mes choix au tournage comme au montage. C'était d'autant plus raccord que les frères Andrianarisoa sont des grands fans des Stones.

CONTEXTE MADAGASCAR

UNE TOILE DE FOND À LA FOIS
POLITIQUE, SOCIALE ET MUSICALE

Madagascar, cinquième pays le plus pauvre au monde.

Le film s'ouvre sur un texte présentant le contexte socioéconomique de Madagascar :

« À Madagascar, cinquième pays le plus pauvre au monde, 80 % de la population vit avec moins d'1,90 dollars par jour. 20 millions d'habitants vivent en-dessous du seuil de pauvreté. »

Madagascar a un passé colonial, une période qui s'étend de 1895 à 1960. Le pays est tout d'abord placé sous protectorat français. Mais il est annexé par la France à partir de 1897, ce qui signe la fin d'une forme d'autonomie. En 1960, la République de Madagascar accède à l'indépendance.

Depuis les années 60, le pays est marqué par une très grande instabilité politique qui ne permet pas d'endiguer une misère toujours plus galopante. Pour preuve, la crise sociale et politique de 2009. La population manifeste dans les rues et reproche au président la hausse des prix et une mauvaise gestion des comptes publics. Des émeutiers sont réprimés dans le sang. S'en suit un coup d'état. La situation se stabilise en 2014 avec de nouvelles élections démocratiques.

Hery Rajaonarimampianina est élu président. Toutefois, cette crise politique n'a fait qu'enfoncer Madagascar dans une crise économique, le pays ayant été isolé de ses partenaires internationaux.

Résurgence d'un genre musical occidental, le Punk Rock

Le punk rock naît au milieu des années 1970 en Angleterre en réaction à un rock devenu trop lisse et commercial, à l'image des Rolling Stone. Aussi bien les paroles que la composition musicale deviennent plus rudes. Le rythme s'accélère. Les messages sont également politiques ou nihilistes (le style musical est associé au mouvement Punk prônant le message « No future »). Toute forme d'autorité est rejetée, d'où le slogan « Do it yourself ». Parmi les groupes pionniers du genre, on compte les Ramones, les Sex Pistols, et The Saints.



THÉMATIQUES À DÉVELOPPER EN CLASSE

UN GROUPE QUI REDONNE UN SENS AU
GENRE PUNK ROCK

Différents professionnels de la musique ayant accompagné les Dizzy Brains commentent la nature authentique de ce groupe d'artistes qui renoue avec les origines du Punk Rock. Jean Louis Brossard, directeur des Trans musicales de Rennes raconte que « [l']on n'est pas dans le business [...] » et qu'« ils font de la musique comme si leur vie en dépendait et c'est ça au fond les vrais rockeurs ».

Même si cela l'éloigne de la veine punk prônant le « No Future », le chanteur Eddy a pour rêve de terminer sa maison. Le pragmatisme du jeune souligne le caractère vital de sa musique. Après les avoir comparés aux groupes punks nés du désespoir et de la vie dans les banlieues de Londres il y a trente ans, Gilles Lejambe, directeur de Libertalia Music Record, conclut en reprenant les mots d'un journaliste « Le renouveau du Rock ne viendrait-il pas du Sud ? ».

LA PORTÉE POLITIQUE D'UNE MUSIQUE
ENGAGÉE

La portée de leur musique est à la fois culturelle et politique. Le groupe s'approprie un genre musical né en Europe et crie sa rage en malgache. La langue du sud se substitue à l'anglais, signe de l'hégémonie économique des pays du Nord. Par ailleurs, à travers leurs chansons, ils critiquent de manière frontale un système politique corrompu et passif face à l'extrême pauvreté de la population malgache. Les paroles sont également performatives : les artistes crient à la jeunesse la nécessité de « se bouger ». Grâce à la visibilité acquise pendant les festivals européens, le groupe inquiète les politiques malgaches. Eddy, leader des Dizzy Brains, raconte avoir été victime d'intimidations de la part de personnes au pouvoir.

L'INDUSTRIE MUSICALE ET LE SPECTRE D'UNE
COLONISATION EUROPÉENNE

Une analyse linguistique des paroles des personnes interviewées pose la question d'un possible spectre colonial ou néocolonial qui continuerait à voler au-dessus de Madagascar à travers l'industrie musicale tant le champ lexical renvoie au commerce et au monde médiatique. L'Afrique n'est pas seulement un réservoir de matières premières mais aussi de talents artistiques que l'on pourrait commercialiser tels des produits sur le marché européen.

Gilles Lejambe, né de mère malgache et de père français, est directeur de Libertalia Music Record à Madagascar. Il raconte à propos de son travail que l'« on est loin des centres de l'Europe et des États Unis ». De fait, il faut « réussir à capter l'attention et [...] le format s'est vite mis en place : c'était monter un label, un studio pour faire des maquettes de bonne qualité, et un festival pour pouvoir inviter des professionnels de l'extérieur qui viendraient voir ce que l'on fait et éventuellement faire leur shopping ».

Yann Hernot, ingénieur du son du groupe, revient sur la réaction de la presse à l'issue du festival de musique de Rennes : « c'est le record des interviews [...] ils se font 45 interviews en l'espace de trois jours, c'est fou, il y a un buzz de fou autour d'eux ».

Enfin, on voit le groupe répéter dans un local de l'Alliance Française, une institution issue de la colonisation.

Aussi n'est-il pas surprenant de constater une réception mitigée de leur musique de la part de la population malgache.

Cela est symptomatique du ressentiment envers le passé colonial. En effet, Eddy, le chanteur, raconte que faire de la musique avec des Européens est très mal perçu.

FOCUS

SÉQUENCE FILM



Le son comme contrepoint ou accompagnement de l'image.

Le documentaire oscille entre synchronisation et désolidarisation entre image et son. L'effet produit est le même : souligner l'extrême misère de la population malgache.

La voix du père d'Eddy commentant le rêve européen des malgaches (48 :13) vient parfaitement illustrer un plan où les lignes dessinent des barreaux derrière lesquels est enfermée la capitale de Madagascar : « il y a pas mal

de gens ici à Madagascar qui aimerait bien sortir de cette cage, qui veulent aller en Europe pour s'installer là-bas, faire leur vie là-bas et s'échapper, échapper à la misère, à la pauvreté ».

Le punk rock semble fonctionner par ailleurs comme un contrepoint. Aussi bien les cris que poussent Eddy, lors d'un concert sur l'île de la Réunion le 12 mars 2017 (11 :28), que la reprise de la chanson de Jacques Dutronc « Dans la vie il y a des cactus » (29 :42) résonnent comme dissonantes par rapport aux

images montrant la misère dans les rues de la capitale.

L'énergie et l'ironie qui se dégagent de la musique et des paroles créent un contraste qui permet de souligner avec plus de force la souffrance de la population et l'immobilisme dans lequel se trouve l'île. Toutefois, le texte en langue française vient nuancer la portée critique et apporte davantage d'ambiguïté quant à la réception de la séquence, la langue française rappelant le passé colonial de Madagascar.



*Dossier pédagogique
rédigé par Stephanie
Hontang, Coordination
Léa Letuffe et supervision
Marion Czarny.*